

Sombre héritage

Johnathane Anger

1.

C'était un matin comme un autre. Du moins, c'est ce que je croyais jusqu'à ce que j'ouvre cette lettre arrivée au courrier.

« Monsieur Dylan Elis,

J'ai le regret de vous informer du décès de monsieur Ernest Mite. Comme demandé dans ses dernières volontés, vous êtes convié à son domicile lundi 20 mars pour la lecture du testament à quatorze heures, s'ensuivra la dispersion de ses cendres au lac.

Une chambre sera préparée pour que vous puissiez passer la nuit du 20 sur place.

Cordialement,

Maître Marie Delattre, notaire. »

La lettre me glissa des mains, je m'attendais à beaucoup de choses en ce samedi matin, mais pas à cette annonce. Emma entra dans l'appartement, survoltée comme à son habitude.

— Alors ma coupe ? me lança-t-elle. Tu aimes ?

Mes yeux quittèrent le papier au sol pour se poser sur elle. Elle sautillait d'excitation comme le jour où je lui ai demandé sa main. Emma, le phare de ma vie. Ses yeux vert émeraude trépignaient d'impatience.

— Alors ? insista-t-elle en s'approchant.

— Le blond te va à ravir ma douce.

— Et la taille, c'est bien ?

J'aimais tout chez elle, elle aurait pu franchir la porte avec une crête iroquoise ou le crâne presque rasé, comme moi, cela n'aurait fait aucune différence. Mais ses cheveux blonds ondulant jusqu'à ses épaules, c'était ce que je préférais.

— Tu es parfaite ma chérie, comme toujours.

Je m'attendais à un sourire ou un gloussement, au lieu de cela elle posa sa main douce et chaude sur ma joue, planta ses yeux dans mes pupilles sombres, et me posa la question à laquelle on ne veut jamais répondre dans ces situations.

— Qu'est-ce qu'il se passe ?

J'ai dû rassembler beaucoup de courage pour lui annoncer la nouvelle. Emma connaissait tout de moi, de mon passé, elle savait à quel point je ne voulais pas la mêler à cette vie, c'est pourtant ce que je m'apprêtais à faire.

2.

Le patron de la supérette accepta de me donner deux jours de congé pour me rendre en Normandie. Ce fut plus difficile pour Emma, mais en mentant sur l'importance qu'avait mon oncle pour moi, elle réussit à convaincre l'hôpital qu'ils pourraient se passer de ses talents d'infirmière.

En ce lundi 20 mars, nous sommes arrivés en Normandie sous la pluie. Bordeaux me manquait déjà. Chaque kilomètre parcouru me rapprochait d'une vie à laquelle je ne voulais plus penser, pourtant c'était la seule promesse que m'offrait ce voyage, me rappeler d'où je viens...

La maison d'Ernest était dissimulée au cœur de la forêt, un endroit perdu et caché du monde. Suivant le sentier, nous sommes passés devant le lac où nous allions pêcher durant les années où j'ai vécu ici, notre cabane était en mauvais état mais toujours debout. La maison se dressait un kilomètre plus loin. C'est un mélange étonnant d'émotion qui me parcourut lorsque je la vis. « Manoir de 1880 ! Ce taudis sera encore debout après ma mort » répétait Ernest à chaque visiteur. Il aura eu raison, lui a vieilli et péri, quant au manoir, il n'a pas bougé d'un pouce, comme figé dans le temps.

Une voiture était stationnée dans la cour, la même que dans mon souvenir, mon sang se glaça. Wallace Figue, la prison ne retenait jamais longtemps des hommes comme lui, Wallace avait plongé pour braquage de banques, comme nous tous lors de notre dernier coup, celui de trop. À trente-cinq ans, j'ai passé ma deuxième décennie derrière les barreaux, de quoi vous calmer pour la vie, lui n'avait jamais raccroché.

— Si Wallace t'ennuie, tu me préviens aussitôt.

Ma voix était froide et menaçante, plus que ce que j'aurais souhaité, mais avec ce type je ne voulais prendre aucun risque.

Je me suis stationné à côté de l'Alfa Romeo, sa couleur rouge avait perdu de l'éclat, mais on voyait clairement qu'il en prenait soin. Wallace était sorti pour nous accueillir.

— Dylan ! Cria-t-il en ouvrant les bras. Comme je suis content de te voir !

Wallace paraissait moins impressionnant que dans mes souvenirs, l'âge et sa taille de ceinture y sont pour quelque chose. À quarante-cinq ans il ressemblait plus au père Noël qu'au dangereux cambrioleur qu'il fut autrefois.

— Je ne m'attendais pas à te voir ici, lui dis-je en lui serrant la main. Aux dernières nouvelles tu étais en prison.

— Sorti pour bonne conduite ! Qui est cette charmante jeune femme ?

— Ma femme Emma, Wallace, un ancien associé.

— Alors te voilà marié ! Toutes mes félicitations !

— Merci, répondis-je, Andy n'est pas encore arrivé ?

— Les bouchons. Il m'a appelé il y a une heure, il devrait plus tarder. En attendant aller vous installer, une chambre est prévue pour chacun d'entre nous, consigne de l'oncle.

3.

J'ai emmené Emma à l'étage sans perdre de temps. Au fond du couloir, troisième porte à gauche, ma chambre. En ouvrant la porte je me suis vu plonger quinze années en arrière, tout était resté comme je l'avais laissé. À ma libération, il y a cinq ans, je n'ai jamais trouvé le courage de revenir chercher mes affaires, et visiblement Ernest n'avait pas eu le courage de s'en débarrasser. Emma s'assied sur le lit.

— Style victorien ? J'avais imaginé un canapé Clic-clac et des posters de femmes.

— Ernest aimait ce style, et ça ne me déplaisait pas non plus.

Je pose nos sacs devant la commode et me décide à la rejoindre, la faisant s'allonger sous mon « corps de maigrichon qu'elle aime tant », c'était sa phrase pour me décrire à ses amies.

— Tu es la première femme à entrer ici

— Et la dernière.

— Aucun doute là-dessus, dis-je en l'embrassant tendrement.

— Il m'a l'air sympa ce Wallace.

L'idée que j'avais en tête retomba aussitôt.

— Fais attention, il peut être bizarre, et violent.

— C'est l'image que tu as gardée de lui ?

Je pris sa main et la fis glisser sous mon t-shirt, sur une cicatrice en dessous de mes côtes gauches.

— C'est ce que je garde de lui.

Emma me pressa de lui faire visiter la maison, ce que je fis sans opposer de résistance, de toute manière elle obtient toujours tout ce qu'elle veut de moi. Toute la maison était de style victorien, de grandes cheminées, des lustres aux dimensions immenses, des meubles en bois massif, Ernest était un bon décorateur.

Andy Lonroin arriva à la fin de la visite guidée. Andy était notre chauffeur, un as du volant dès son plus jeune âge. Aujourd'hui, il est livreur de colis pour une grande société. De deux ans mon aîné, il est le frère que je n'ai jamais eu, même si comme pour les autres j'ai coupé les ponts à ma libération. Après une accolade sincère, je lui présente Emma.

Une élégante femme d'une cinquantaine d'années vint interrompre nos retrouvailles, Maître Delattre, l'expéditrice de la lettre.

Nous nous sommes installés dans le bureau d'Ernest, ici encore rien n'a changé. Le grand bureau en acajou était au milieu de la pièce, la place centrale de toutes nos activités d'autrefois. Si ces murs pouvaient parler, l'histoire serait passionnante. Maître Delattre s'assied dans le fauteuil d'Ernest, elle nous invita tous les quatre à prendre place face à elle sur des chaises installées pour l'occasion. Elle commença par se présenter et nous informa des circonstances exactes de la mort d'Ernest, crise cardiaque, à seulement cinquante-trois ans. Selon ses volontés, Ernest avait été incinéré sans cérémonie religieuse et notre présence n'était requise que pour la dispersion des cendres dans le lac. La lecture du testament commença.

« Comme vous le savez, ma vie n'a jamais été du bon côté de la loi, et en prison j'ai eu longuement le temps d'y repenser et de le regretter. Ma maison et les biens qu'elle contient seront vendus et la somme versée en faveur de diverses associations caritatives.

À Wallace Figue, je sais que tu traînes encore ta précieuse Alfa Romeo, mais je te laisse ma vieille Ford Mustang, à condition qu'elle ne soit jamais utilisée pour une activité illégale.

À Andy Lonroin, je te sais amateur d'art alors je te laisse le Picasso accroché au-dessus de mon lit, prends-le sans crainte, il est acquis légalement.

À Dylan Elis, mon neveu, puisses-tu me pardonner de t'avoir entraîné dans ma chute ! Je sais que tu ne veux rien de moi, alors je te laisse tous les moments et les leçons de vie que nous avons partagées au bord du lac, je t'aime et je suis fier de toi. Dans le cas où l'une des personnes mentionnées serait absente, l'héritage promis à ladite personne sera vendu et transmis au même titre que la propriété. Ernest Mite. »

Après la lecture du testament, nous nous sommes dirigés en silence vers le lac au bord duquel nous aimions nous retrouver autrefois pour pêcher, manger un barbecue, ou fêter n'importe quelle occasion.

Chacun d'entre nous avons prononcé quelques mots d'adieu, puis comme il l'avait demandé, nous avons tous les trois versés ses cendres dans le lac. La vie ne lui avait pas accordé beaucoup de répit en dehors des bois nous entourant, la mort, je l'espère, lui en accordera davantage.

4.

Nous sommes rentrés au manoir dans un silence pesant. Le ciel était nuageux, menaçant, l'orage était proche.

Maitre Delattre prit congé vers seize heures. Ernest avait prévu que nous restions dormir et aucun de nous ne se sentait de le contredire. Nous sommes restés en silence dans le salon, Emma et moi étions assis sur un canapé face à la cheminée éteinte, Wallace et Andy dans deux fauteuils mis face à face. Il n'y eut que Wallace pour briser la glace avec son mot fétiche : « apéro ? »

Après avoir approuvé l'idée, nous avons sorti quatre verres et une bouteille de whisky, une de moins ne se verrait pas, et Ernest nous le pardonnerait bien volontiers. Lorsqu'un traiteur sonna à la porte, l'horloge du salon indiquait dix-neuf heures, nous en étions à la quatrième bouteille qu'Ernest avait jalousement dissimulée dans un meuble de la cuisine. Une équipe de quatre personnes entra avec le traiteur, disposa la table selon les consignes du chef, et repartit avant même qu'Andy ait eu le temps

de les remercier. « Laissez tout sur place, on reviendra les chercher » nous avait annoncé le traiteur.

La table avait été décorée avec des branches de sapin et des chandeliers de couleur or, un rôti de porc et un poulet étaient disposés dans deux grands plats accompagnés d'une variété impressionnante de légume. Vu de l'extérieur peu de gens auraient pu croire que nous étions ici pour célébrer un mort. C'est pourtant ce que nous avons fait. Malheureusement, l'humeur festive instaurée par l'apéritif retomba quand la question de l'héritage sortie de la bouche de Wallace.

— Et le magot il est où ? avait-il demandé.

— Quel magot ? répondit Andy.

— Celui du vieux, avec les parts énormes qu'il prenait, il n'a pas pu tout dépenser !

Glissant ma main sous la table, je fis signe à Emma de rester hors de la conversation.

Alcool aidant, le Wallace de mon passé pourrait bien resurgir.

— Pas si sûr, un lieu comme ça coûte cher à l'entretien.

— La maison est payée depuis longtemps, tu n'étais pas né qu'il l'avait déjà ! Il a planqué l'argent quelque part, c'est pas dans la voiture, j'ai vérifié. T'as pas ton avis le neveu ?

Je pris part malgré moi à la conversation, craignant de voir une tension apparaître.

— Ernest et moi avons passé un accord la dernière fois que l'on s'est vue, on ne se reverrait plus et ne se parlerait plus sauf dans le cas d'un décès. Il savait que je ne voulais rien de lui. Nous repartons demain avant midi, libre à toi de regarder dans mon coffre si tu veux.

— C'est pas de ma voiture dont je parlais.

— Espèce de malade !

La phrase ne venait pas de moi, Emma était tout de même intervenue.

— Toi, on t'a rien demandé sale conne.

— Attention à ce que tu dis Wallace ! Regarde-toi, l'âge ne t'a pas rendu plus intelligent apparemment, toujours la même ordure.

— Dis-le-moi dans les yeux pour voir ! a-t-il crié en essayant de se redresser. Je t'attends gamin, tu veux ta revanche c'est ça ?

— Tu le mérites même pas. Viens Emma, on monte, j'en ai fini avec tout ce cirque.

5.

Je savais que c'était une mauvaise idée de le laisser boire autant, pourtant j'ai laissé faire, convaincu que les choses avaient changé, qu'il avait changé. J'ai barré la porte et poussé l'armoire devant, sait-on jamais. Andy était assez grand pour se défendre si jamais Wallace continuait dans son délire. Seule Emma m'importait. Avec l'alcool, c'était trop dangereux de partir maintenant, on se repose quelques heures puis on s'en va, laissant cette vie merdique derrière nous à jamais.

Je me suis endormi avec mon couteau sur la table de chevet, une vieille habitude que j'espérais ne jamais retrouver. La vérité était que Wallace avait toujours été violent, surtout avec moi, et j'avais vite dû apprendre à me défendre quand Ernest n'était pas là.

Des éclats de voix nous réveillèrent, mon portable indiquait quatre heures du matin, et pas de réseau. Merde, une dispute.

Emma tremblait sous les draps. Wallace et Andy criaient, encore cette histoire de butin caché, un bruit sourd raisonna dans la maison, une détonation, Emma ne put s'empêcher de crier.

— Ça va aller mon ange, il ne peut pas nous atteindre. Je suis là, je suis là... Je n'étais pas certain de savoir qui de nous deux j'essayais de convaincre. Le couteau fermement serré dans ma main je repensais à notre arrivée ce matin, à l'Alfa Romeo devant la maison, j'aurais dû voir le signe et faire demi-tour.

On frappa à la porte.

— Dylan ? il avait insisté sur le prénom. Tu dors mon lapin ?

Mon cœur s'accélérait à mesure de ses coups de poing sur la porte.

— On a une affaire à régler !

L'armoire tanguait violemment, elle ne le retiendrait pas très longtemps. « Réfléchi vite, il a une arme à feu, qu'est-ce que tu peux faire ? »

— Cache-toi sous le lit, murmurai-je en me levant. Je t'aime ma chérie, je suis désolé, je n'aurais pas dû t'emmener ici.

Emma obéit sans un son, son regard était vide, elle était en état de choc.

— Dylan ! insista-t-il furieusement. Tu la veux ta revanche ?

— Viens sale chien, je t'attends !

L'armoire finit par tomber lourdement au sol, la porte s'ouvrit et la silhouette haletante de Wallace me fit face, un pistolet braqué dans ma direction.

— Pas de douceur cette fois, ricana-t-il.

Je me suis jeté sur lui, bras tendu et couteau en avant, faisant abstraction des deux coups de feu qui retentirent. Je suis tombé de tout mon poids sur lui, ainsi Emma était sauvée. Dans un dernier battement de cils, je vis la lame du couteau dans la gorge de mon bourreau. Je me suis éteint ici, dans cette vie que j'avais tenté d'oublier.